



LA
Revue Positiviste
INTERNATIONALE

Ordre et Progrès

N^o 5 — 20 Gutenberg 136. — (1^{er} Septembre 1924)

SOMMAIRE :

La Vie Eternelle. — <i>Ses Conceptions Mystiques, sa Conception positive</i> , par EMILE CORRA	61
L'Action positive au Maroc, par Georges DEHERME	70
Mouvement positiviste en Angleterre. — <i>Comptendu analytique de la Positivist Review : Humanity</i> , par F.-J. G.	91
Bulletin de la République Argentine, par Emile CORRA	97
Bulletin de France. — <i>Encouragements aux calomnieux d'Auguste Comte par l'Académie des Sciences morales et politiques</i> par Emile CORRA. — <i>Saint-Saëns positiviste</i> par A. M. AUZENDE	98
Bibliographie	102

PARIS

SOCIÉTÉ POSITIVISTE INTERNATIONALE

54, rue de Seine, 54

REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

fondée par Pierre Lafitte, en 1878

Publiée sous la direction de Emile CORRA

PRÉSIDENT DU COMITÉ POSITIF OCCIDENTAL

Paraît 6 fois l'an

Elle est l'organe de la Direction de la SOCIÉTÉ POSITIVISTE (fondée par A. COMTE, en 1848, et réorganisée, en 1906, sous le nom de SOCIÉTÉ POSITIVISTE INTERNATIONALE).

Chaque numéro se compose — ESSENTIELLEMENT : 1^o d'Articles de fond, consacrés à l'exposition, au développement, à l'illustration ou à la défense de quelque une des conceptions d'A. Comte et de P. Lafitte; 2^o de Bulletins destinés à mettre le lecteur au courant du mouvement positiviste chez les diverses populations de la planète et à apprécier, s'il y a lieu (et sous la responsabilité des signataires), les actes politiques de leurs gouvernements; 3^o d'Articles bibliographiques consacrés à l'appréciation (sous la responsabilité des signataires) des publications nouvelles qui sont de nature à intéresser le Positivisme; — ACCESSOIREMENT : de Pages libres réservées à la publication de travaux dont les auteurs se réclament de la Méthode et de la Philosophie positives, mais dont la teneur peut prêter à de sérieuses réserves de la part de la Direction, soit pour cause d'innovations en contradiction avec la pensée de A. Comte et de P. Lafitte, soit pour cause d'inopportunité, soit pour d'autres motifs.

Le prix de l'abonnement annuel est : de 30 francs pour la France et ses Colonies; de 32 francs pour les autres Pays. Il part de Janvier ou de Juillet.

PRIX DU NUMÉRO : 5 FR.

Pour tout ce qui concerne l'administration, les abonnements, etc., s'adresser à M. Fagnot, Administrateur de La Revue Positiviste Internationale, 54, rue de Seine, Paris VI^e.

La reproduction des articles est autorisée, moyennant l'indication de leur origine.

COMITÉ CONSULTATIF DE RÉDACTION

(DEPUIS LA FONDATION DE LA REVUE EN JUILLET 1906)

Angleterre : † Professeur E. S. BEESLY, † Dr BRIDGES, † FREDERIC HARRISON, Fondateurs du Comité positiviste anglais; † M^{rs} ETHEL B. HARRISON; † A. HARGARD; † SWINNY, Président, † PAUL DESCOURS, Dr CECIL H. DESCH, ELLIS, GOULD, GREEN, MRS KEMBER, † J. CAREY-HALL, F. S. MARVIN, † R. NEWMAN, membres du Comité positiviste anglais; — **France** : MAURICE AJAM (Sénateur), † M^{me} E. ANTOINE, MARCEL BOLL, † Dr E. DELBET (Député, Directeur du Collège libre des sciences sociales), † Dr P. DUBUISSON, † M^{me} P. DUBUISSON, F. FAGNOT, P. et G. GRIMANELLI, Dr C. HILLEMANT, † A. KEUFER, ROBERT DE MASSY, † C. MONIER, PEYROULX, Membres du Comité Directeur de la Société d'Enseignement populaire positiviste; † Dr E. JABELY; — **Haïti** : † JUSTIN DEVOT, Professeur de Sociologie à l'École nationale de Droit de Port-au-Prince; — **Irlande** : † JOHN K. INGRAM, L. L. D. Fellow of Trinity College, Dublin; **Mexique** : † Dr PORFIRIO PARRA, Sénateur, Directeur de La Escuela Nacional preparatoria de Mexico; † H. BARREDA; Ag. ARAGON, Directeur de la Revista Positiva; SIMON CASTELVI; HAYO; G. DE LLERGO; — **Portugal** : † THEOPHILO BRAGA, ancien Président de la République Portugaise. — **République argentine**, Dr ALFREDO FERRAIRA; — **Roumanie** : Dr ZOSIN; — **Suède** : † M^{me} la Baronne LOUISE HAMILTON; CONSTANTIN BILLBERG; — **Turquie** : AHMED RIZA, Sénateur, ancien Président de la Chambre Ottomane; — **Membres du Comité positif occidental**.

Belgique : † HECTOR DENIS, Recteur de l'Université libre de Bruxelles, Député au Parlement Belge. — **Italie** : G. B. MILESI, Professore di Filosofia all' Università di Roma.

LA VIE ÉTERNELLE

Ses Conceptions mystiques

Sa Conception positive ⁽¹⁾

Conception positive de la Vie éternelle

(Suite) ⁽¹⁾

La science a rendu positive la notion d'éternité, en familiarisant l'esprit humain avec les lois naturelles qui régissent tous les phénomènes. Cette idée capitale résulte aujourd'hui de la constance et de l'immutabilité de ces lois, qu'aucun fait n'a jamais démenties et que de grands penseurs ont entrevues, dans tous les temps et dans tous les lieux, au travers des nébulosités de la théologie et de la métaphysique.

Nous participons à cette éternité générale, d'abord parce que nous sommes loin d'être de purs esprits. Nous sommes des êtres organisés. Comme tels, nos éléments corporels ont toutes les propriétés de la matière ; ce sont des particules de la matière universelle.

Or, la matière est éternelle. Les anciens philosophes hindous et grecs l'avaient pressenti et soutenu ; la science moderne l'a démontré.

Rien ne se perd. Rien ne se crée. Il n'y a que des transformations.

C'est un fait universel. L'analyse spectrale a révélé l'identité de composition des astres et l'identité de leur matière et de celle qui compose la terre. Il n'y a qu'une matière dans l'univers.

(1) V. R. P. I. des 1^{er} Mai et 1^{er} Juillet 1924.

Or, nous sommes composés physiquement, comme tous les êtres vivants, de matériaux solides, liquides et gazeux, empruntés à la terre.

De plus, la matière n'est pas inerte ; elle est perpétuellement en mouvement.

Par exemple la vapeur d'eau, produite à la surface générale de l'océan et des continents, retombe sur le sol à l'état liquide, sous forme de pluie, ou à l'état solide, sous forme de grêle ou de neige, et, soit qu'elle retourne à la mer, avec les rivières et les fleuves, soit qu'elle s'évapore sur place, l'eau parcourt constamment le même cycle.

Il en est de même de tous nos éléments corporels. Ce sont des éléments permanents, d'origine terrestre, dont nous n'avons que l'usufruit viager.

Nous sommes poussière et nous redevenons poussière. Après la mort, nos éléments constitutifs essentiels rentrent dans le circulus universel ; ils contribuent à former de nouveaux êtres vivants, végétaux et animaux. Seuls, quelques uns de ces éléments, les éléments calcaires, peuvent conserver indéfiniment leur structure et leur cohérence et, grâce à eux, après des milliers d'ans ou de siècles, notre squelette, notre crâne peuvent encore fournir des renseignements précis sur la constitution corporelle et cérébrale de chacun de nous, comme en fournissent les éléments fixes des animaux et des végétaux fossiles.

Mais nous ne dépendons pas seulement de la matière. Nous dépendons de même, effectivement, objectivement, de toute la série des êtres qui nous ont précédés durant toute l'évolution paléontologique.

Une immense lignée d'ascendants, encore indéterminés, a contribué à former notre espèce, au point de vue animal. La paléontologie démontre que les ani-

maux, dans l'incommensurable étendue des temps géologiques, forment une chaîne continue.

La vie est un grand phénomène ininterrompu qui a successivement donné naissance à des organismes de plus en plus perfectionnés, depuis les protozoaires jusqu'à l'homme.

Les animaux supérieurs, les mammifères et les oiseaux, ne sont apparus qu'après les reptiles et les batraciens, successeurs des poissons qui ne se sont eux-mêmes développés qu'à la suite des invertébrés, entomozoaires, mollusques et rayonnés, seuls habitants de la terre au début des temps primaires.

Or, l'individu répète l'espèce.

Ce n'est pas seulement l'animal humain, la race humaine à laquelle nous appartenons, et, au fond, l'Humanité tout entière, qui se perpétuent en nous, par nous et par nos descendants. Ce sont tous les animaux dont la chaîne continue s'est déroulée pendant l'évolution prodigieusement lente de la vie à la surface de la terre.

Pendant notre vie embryonnaire, nous traversons, en effet, toutes les phases que la vie a parcourues, avant de se manifester sous la forme humaine.

Notre embryologie est une répétition rapide de toute la hiérarchie du monde animal actuel.

D'ailleurs ce ne sont pas uniquement les organes de tous nos ancêtres animaux qui revivent en nous ; ce sont aussi leurs instincts, engendrés et entretenus par les fatalités biologiques. Le fonds de notre psychologie est identique au leur. De même que la vie objective se perpétue, depuis les temps primaires, et ne se manifeste qu'à l'aide de matériaux cosmologiques, perpétuels aussi, la vie subjective se transmet aux générations qui se succèdent. En réalité, depuis la constitution des

sociétés, l'âme humaine survit au corps, sous la forme du langage et des traditions, des idées, des connaissances auxquelles il sert de véhicule.

De la sorte, nos parents revivent en nous, à la fois par l'hérédité physiologique qu'ils nous ont transmise, par l'éducation intellectuelle et morale qu'ils nous ont donnée, par les moyens d'existence qu'ils nous ont procurés, et nous revivons de même dans la personne de nos enfants. Mais la famille n'est qu'une molécule sociale. Tout le patrimoine qu'elle transmet, provient de la société dont elle est membre et qui fait elle-même partie de l'Humanité qui peut être assimilée, selon l'image de Pascal, à un homme qui apprend sans cesse sans oublier, ou, selon celle de Condorcet, à un grand peuple unique. Ainsi chaque homme hérite, plus ou moins, de toutes les connaissances des morts et contribue, dans la mesure de ses moyens, à les conserver vivantes. Ceux qui ont vécu pour autrui revivent dans autrui et par autrui.

On ne saurait exagérer l'importance de la place que les morts tiennent dans la pensée des hommes, dans la vie et l'évolution des sociétés.

Le culte des ancêtres, qui, comme nous l'avons vu, marque de son empreinte, indélébile jusqu'ici, l'organisation sociale et religieuse de la Chine et de l'Inde, est un exemple concret, péremptoire, de l'omnipotence de leur empire.

L'Humanité est véritablement une réincarnation des morts et la transmigration de leurs âmes s'opère, d'âge en âge, chez les vivants, avec l'héritage de leurs vices et de leurs mérites intellectuels moraux et sociaux. A la clarté de l'esprit positif, les conceptions primitives de la vie éternelle n'apparaissent donc ni aussi dénuées de bon sens, ni aussi négligeables que le pédantisme moderne le suppose.

A vrai dire, Auguste Comte s'est borné à une simple énonciation de faits lorsqu'il a dit que l'Humanité se compose de morts, plus que de vivants, et que *les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés par les morts.*

Si le moindre doute subsistait, à cet égard, il serait immédiatement dissipé par la considération du rôle souverain, de plus en plus étendu, que les grands hommes jouent dans l'histoire de l'Humanité. Car comme le disait déjà Sénèque : « le temps détruit tout, et ses ravages sont rapides : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que la sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affaiblira le souvenir ; et les siècles qui s'accumuleront les uns sur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux ».

Le même philosophe dit, ailleurs, avec non moins d'éloquence : « Les grands hommes résistent au torrent des siècles ».

« Ils ont en foule travaillé pour nous ». « Ce sont les instituteurs du genre humain ». « Leur mémoire n'est pas moins utile que leur présence ».

Mais l'existence éternelle des morts est purement subjective ; elle réalise l'idéal auquel aspirent les brahmanistes, les bouddhistes, les parsistes, les platoniciens et les chrétiens.

Ce sont des êtres dématérialisés, dont la vie est devenue uniquement spirituelle et n'a d'autre siège que le cœur et la pensée des vivants.

Nous rappelons sans cesse à la vie ceux dont nous adoptons les idées, ceux dont nous suivons l'exemple et continuons l'œuvre, ceux que nous avons personnellement connus et aimés.

L'idée de mort, de disparition, d'anéantissement, est une de celles qui répugnent le plus à l'esprit humain.

Par tous les moyens, les vivants cherchent à se survivre et ceux qui leur survivent, à se faire illusion sur leur départ. Pour combler le vide affreux que la mort creuse dans leur âme et rester en communion avec les morts, les vivants conservent leurs restes, et les objets qui leur ont appartenu ; ils vouent un culte pieux à toutes ces reliques de leur existence éteinte qui leur permettent d'évoquer plus fidèlement leur image, à jamais gravée dans leur musée cérébral, comme toutes celles que les sensations y impriment.

Suivant une autre juste expression de Sénèque « On n'enterre pas la mémoire des morts avec leur cadavre ».

C'est ce que traduit, d'une manière plus touchante, cette inscription tumulaire, recueillie au hasard, que j'ai souvent citée et dont une perte récente me permet hélas ! de mieux apprécier l'exactitude.

« Chère enfant ! La terre te recouvre ; mais nous te voyons toujours ».

La croyance à la survie matérielle est même tellement opiniâtre que les épitaphes, dans les lieux où la croyance à la spiritualité de l'âme domine, fourmillent d'expressions contradictoires comme celles-ci :

« Ici repose ! Qu'il repose en paix ! Que la terre lui soit légère ! ».

La vie subjective, éternelle, des morts n'est donc pas niable et c'est pour la rendre aussi familière et aussi fructueuse que possible qu'Auguste Comte a proposé d'instituer, en dehors du culte privé et du culte des grands hommes, la fête générale des morts que nous célébrons aujourd'hui.

Cette fête a plus particulièrement pour objet de mettre les vivants en communication avec la multitude

infinie des morts anonymes, avec la phalange invisible selon la belle formule de George Elliot, de tous les inconnus qui, depuis l'origine de l'Humanité, ont obscurément travaillé à son perfectionnement physique, intellectuel, moral et social.

Avec cette commémoration, comme avec celle des grands hommes, le Positivisme ne crée rien d'artificiel, rien de fictif ; il se borne à consacrer ce qui est et à discipliner des phénomènes naturels..

Finalement, ici comme partout, son rôle consiste à désubjectiver nos connaissances ; il montre la légitimité et la sagesse intuitive des vieux dogmes de la vie éternelle des ancêtres, de la transmigration des âmes et de la société des morts. Il dégage, de leur gangue mystique, les croyances primitives de l'Humanité.

Les objections, que cette théorie positive de la mort soulève, sont identiques à celles que la morale positive rencontre ; elles sont d'ordre pratique et social plutôt que d'ordre philosophique et scientifique. « Sans justice surnaturelle, dit on, le gouvernement spirituel des hommes est impossible ».

Outre que cette objection est une pétition de principe, puisqu'elle repose sur l'idée purement fictive d'une justice autre que la justice humaine, elle fait délibérément abstraction de l'influence immédiate que toutes les sanctions terrestres exercent sur la pensée, les sentiments et les actes des hommes.

Elle méconnaît, notamment, la valeur d'une bonne éducation morale et le prix énorme que les honnêtes gens attachent à l'estime de leurs semblables. Quant aux autres, la crainte de l'enfer ne les a jamais empêchés de mal agir et celle du blâme, du déshonneur, et des atteintes que peuvent subir leur fortune, leur liberté, leur vie, a sûrement un pouvoir d'inhibition plus efficace ;

car, selon la remarque de Diderot, « la tentation est trop proche et l'enfer est trop loin ».

En tous cas, la conception positive de la mort a, sur toutes les conceptions mystiques, la supériorité d'être une conception altruiste ; elle ne prend pas sa source comme ses devancières, dans l'égoïsme individuel et ne le surexcite pas. Elle dissipe la vaine terreur que les morts inspirent ; elle prouve combien ils sont, au contraire, bienfaisants et dignes d'affection désintéressée ; elle permet à la pensée d'envisager stoïquement la mort et de se consacrer, en entier, sans préoccupation étrangère, à la vie terrestre, dont la destination incontestable est la Famille, la Patrie, l'Humanité ; elle rehausse la dignité de cette vie ; elle rappelle que chacun de nous, si modeste que soit sa fonction, est, quand il la remplit consciencieusement, un agent de la vie collective générale ; elle ramène l'idéal du ciel inaccessible sur la terre où nous pouvons le réaliser ; elle nous inspire du respect et de la reconnaissance pour tous nos prédécesseurs, de la sympathie pour tous nos contemporains, et nous pousse à travailler utilement pour nos successeurs.

Au surplus, ces propriétés de la conception positive de la vie éternelle des morts, ne sont pas des propriétés hypothétiques et virtuelles. Pendant plusieurs siècles déjà, dans l'antiquité, les stoïciens ont démontré son efficacité morale et sociale. Un nombre, de plus en plus considérable d'esprits émancipés, concourt, chaque jour, à la même démonstration. Enfin des millions d'hommes viennent de fournir la preuve éclatante, grandiose et universelle, de cette efficacité, en sacrifiant volontairement leur vie pour la Patrie et pour l'Humanité, dans l'histoire et le pieux souvenir desquelles ils vivront, sans doute possible, aussi longtemps qu'elles-mêmes.

Par conséquent, notre théorie est une théorie scientifique, démontrable et démontrée, et nous pouvons, avec une inébranlable confiance, la prendre pour règle de notre conduite privée et publique, envers les vivants comme envers les morts.

ÉMILE CORRA.

L'Action positive au Maroc⁽¹⁾

Le Maghreb! — terre de silence et de terreur, de mystère et de volupté... Les bastonnades, fantaisistes ou fiscales, les atroces supplices, les têtes humaines clouées au créneau des remparts, les marchés d'esclaves, les rezzous, les « mangeries », les pillages périodiques des mellahs (2), comportant rapt, viols et tueries, l'insécurité générale et sa conséquense immédiate la famine, — ce n'est plus qu'un passé qui s'éloigne rapidement. Les Français ont apporté l'ordre, la paix, la prospérité. Et cela, qu'on a appelé justement « le miracle marocain », s'est réalisé en grande partie pendant la guerre, avec des moyens de fortune, alors que toutes les ressources et les énergies françaises devaient s'appliquer à repousser l'envahisseur. La principale force dont disposait cependant le Résident général se composait des troupes indigènes qui restaient (3) et de la Légion étrangère dont 70 % étaient des Austro-Allemands.

Aussi n'est-ce point la seule force militaire qui a pu obtenir de tels résultats.

L'Espagne, par exemple, est installée sur quelque points de la côte, à Ceuta, Melilla, depuis quatre siècles ; elle n'est séparée de ses possessions que par un bras de mer ; elle y maintient une armée plus nombreuse que la nôtre ; elle a

(1) Article publié à titre documentaire et sous la responsabilité personnelle de son auteur.

(2) *Mellah*, saloir, vient de *melh*, sel. C'est le ghetto marocain. Les Juifs avaient pour fonction de saler les têtes des suppliciés qu'on exposait publiquement. André Chevrillon (*Crepuscule d'Islam*) rapporte qu'en 1905, à Fès, « un Juif fut lentement brûlé vif, sur un lit de copeaux, pour avoir enfreint la loi qui défend au you'di l'usage du cheval ». Fréquemment, les sultans payaient leurs soldats en leur donnant un mellah à piller. Dans certaines régions, la coutume fixait à six douros (30 fr.) le prix du sang (*la dia*) d'un Juif.

(3) Encore fut-il envoyé au front français 31.000 tirailleurs et spahis marocains, sur lesquels il y eut 9.000 tués et 17.000 blessés, et, aux usines de guerre, 34.000 travailleurs indigènes.

des affinités de race. Or elle n'a jamais pu assurer la police au delà des murs de ses forteresses presque toujours inviolées.

Les autres nations, même avec moins de brutalité que les Espagnols n'auraient pas plus de succès. Les Romains eux-mêmes n'ont jamais pu réduire les Berbères.

Il y a fallu la manière française et la politique positive d'un Lyautey.

C'est cette manière française qu'un colonial expérimenté, un Anglais, le Dr Blyden reconnaissait parfaitement à une séance de la Chambre de commerce de Liverpool en 1901 : « Il semble que les méthodes françaises s'harmonisent mieux avec les sentiments indigènes que les procédés plus rudes, plus positifs des Anglo-Saxons. Tout ce qu'elle trouve parmi les indigènes d'original, de spécial à la race, de pittoresque, l'administration française le laisse subsister. »

I

A peine débarqué, on est averti, émerveillé. Il y a quinze ans, Casablanca, l'antique Anfa, plusieurs fois détruite par la nature et par les hommes, n'était encore qu'un bourg sordide dans le bled de la Chaouïa, avec un précaire refuge pour quelques barques téméraires.

Maintenant, c'est un port muni d'un outillage puissant et perfectionné, où de grands cargos, des paquebots abordent aisément et sont à l'abri ; c'est une belle ville de 100.000 habitants, dont la moitié d'Européens et le quart de Français, la rivale d'Oran et d'Alger. Mais le développement trop brusque semble avoir provoqué quelque malaise, une sorte de déséquilibre de croissance : des enrichissements scandaleux suivis de ruines déconcertantes. La fièvre de spéculations qui, partout, a suivi la grande tourmente de la guerre devait s'exacerber ici. Les rudes leçons de l'expérience suffiront à la calmer.

Les voies de communication sont les artères vivifiantes de la civilisation : elles ont été multipliées. Désormais, il est plus facile de parcourir tout le Maroc (hormis la zone

espagnole), de Tanger à Rabat ; de Rabat à Meknès, Fès, Taza, Oudjda, le Figuig ; de Casablanca à Marrakech, Mazagan, Safi, Mogador, Agadir, Taroudant, etc., que de circuler en France, présentement, dans les régions qui ne sont pas desservies par les grandes lignes de chemin de fer. Les routes marocaines sont bien mieux entretenues.

Partout on défriche. Et déjà, sur de larges espaces, de riches cultures attestent la confiance qu'inspire la police du Protectorat et la prospérité croissante.

« Protectorat » est bien dit. Tout y est maintenu qui vaut de durer, toutes les activités positives sont stimulées.

Les maisons européennes, les nouvelles villes ne s'installent point à la place des *médinas*, des anciennes cités indigènes ; mais à côté. Rien n'est détruit, même pour reconstruire.

Des écoles, des cliniques, des hôpitaux même, des œuvres philanthropiques sont fondées.

Les arts indigènes qui dépérissaient sont ranimés avec intelligence. Et de ce fait, la capitale, asphyxiée dans sa torpeur, emmurée dans son fanatisme xénophobe, Fès agonisante renalt et s'ouvre. Dans ses souks, enlumineurs, relieurs, ciseleurs, chaudronniers, potiers, ébénistes, brodeurs, fabricants de lanternes, d'armes, de babouches, de coussins, de tapis, tous travaillent. J'ai rencontré encore de vieux artisans qui avaient abandonné leur métier depuis trente ans et plus et qui s'y remettaient joyeusement. C'est que le Service des arts indigènes, que dirige avec un zèle éclairé M. Prosper Ricard, les encourage en leur fournissant des modèles retrouvés par ses soins, en leur enseignant les techniques oubliées, en les mettant en rapport avec la clientèle. A cette fin, des musées d'arts indigènes ont été installés à Rabat, Fès, Meknès, Casablanca et Marrakech.

Les Anglais, dont l'influence fut prépondérante au Maroc durant presque tout le XIX^e siècle, les Allemands, les Italiens ne s'étaient jamais préoccupés que des bénéfices commerciaux immédiats qu'ils pouvaient réaliser en substituant leur camelote aux produits indigènes. C'est ainsi qu'ils avaient tué l'industrie locale. Le Protectorat français la ressuscite.

Il fait plus encore. Inspiré de ce fécond relativisme positif, plus éloigné encore du jacobinisme sectaire que du théologisme incompréhensif, il manifeste son scrupuleux respect de l'histoire, de l'âme de ce peuple, de sa foi, de ses traditions en relevant les ruines des médersas, des mosquées, en interdisant aux non musulmans, aux *roumis* l'entrée des lieux sacrés (*horm*).

J'ai visité l'hôpital de Mogador que dirige avec un dévouement admirable le Dr Bouveret. Cette déférence pour les idées et les coutumes, qui est le mot d'ordre du maréchal Lyautey, oblige non seulement à mettre à part les contagieux et les prostituées, mais encore à séparer les musulmans, les israélites et les chrétiens, ce qui nécessite trois cuisines avec trois personnels différents. De plus, il a fallu aménager une école koranique pour les enfants musulmans, une mosquée, une chapelle, une synagogue...

La besogne n'en est point facilitée, certes ; mais combien elle est plus féconde ! C'est surtout parce que les Espagnols sont des catholiques, c'est-à-dire des absolutistes qui s'opposent irréductiblement, comme au temps d'Isabelle la Catholique, à d'autres absolutistes, que les Riffains ne peuvent avoir avec eux, comme ceux que j'ai rencontrés me l'ont déclaré, que des rapports à coups de fusils.

Encore que les gisements de phosphates et les mines constituent d'immenses richesses, la principale valeur économique du Maroc est représentée par son sol cultivable, mieux irrigué que celui de l'Algérie et de la Tunisie, et par sa main-d'œuvre.

La population totale est d'environ cinq millions et demi d'habitants, dont cinq millions pour la zone française avec 60.000 Européens comprenant 35.000 Français.

Hélas ! Partout l'action coloniale serait belle s'il n'y avait les colons. Toutefois, il faut bien en convenir, si cette action n'est pas engagée uniquement *pour eux*, comme ils ont une propension candide à l'imaginer, elle ne saurait être entreprise *contre eux* et il faut parfois, surtout au début, la faire *avec eux*.

Quelques-uns étaient installés au Maroc bien avant l'insti-

tution du Protectorat. C'étaient les plus hardis, ceux qui, par la connaissance qu'ils avaient du pays et de ses habitants, ont rendu de signalés services. On l'entend bien, ce n'étaient point des philosophes ni des apôtres ; mais de rudes pionniers, aussi durs pour les autres que pour eux-mêmes.

Après, ce fut la ruée de tout ce que la vieille Europe compte de meilleur et de pire. On voulait surtout s'enrichir. Vite et sans peine. Sans scrupule handicapant. Tous les moyens étaient bons. Et ainsi toutes les audaces, parfois heureuses, s'exaltaient. L'Australie n'a-t-elle pas été civilisée par d'anciens convicts et la Californie par la racaille des chercheurs d'or ?

Néanmoins, le Protectorat s'est toujours efforcé de contenir l'ardeur excessive à s'enrichir de certains colons. Tout en concédant 100 000 hectares de bonnes terres que l'insouciance des indigènes laissait en friche et en se proposant d'accroître ces concessions d'environ 20.000 hectares par an, le Protectorat a dû, en maintes occasions, sauvegarder les intérêts des indigènes, et parfois contre leur propre imprévoyance.

Cela n'a pas été sans soulever le mécontentement des colons trop cupides. Surabondante matière pour alimenter les polémiques et les divagations anarchiques de la presse, des ligues politiciennes et des parlementaires de la Métropole !

Un gouvernement — ou une administration coloniale — n'a pour fonction que la police, l'ordre temporel. Si toutes les activités utiles à l'ensemble sont libres, voire facilitées par l'ordre et la sécurité, l'office économique du pouvoir est rempli. Un gouvernement positif est l'organe de l'intérêt général. Son intervention doit cesser là où le profit de l'un devient le dommage de l'autre, — cet autre fût-il l'indigène.

Le Protectorat est une conception positive. Ne rien détruire, tout conserver pour améliorer, édifier sans opposer. Voilà le programme. Le moyen : persuasion, démonstration par le fait militaire. Jamais la force brutale sans nécessité absolue ; mais fermeté toujours.

Au Maroc, il a fallu s'étayer d'abord sur le makhzen

(gouvernement chérifien). Or le Sultan est à la fois chef temporel et chef spirituel, celui-ci plus vénéré d'apparence que celui-là n'est obéi de fait.

D'ailleurs, « l'empire marocain » fut toujours une fiction. Ce ne fut jamais qu'une force militaire, plus ou moins imposante, contraignant les tribus berbères, non pour les ordonner et les policer, mais pour les exploiter. « Brûler des maisons, dit M. Augustin Bernard (*Le Maroc*), couper des arbres à fruits, vider des silos, razzier des troupes, violer des femmes et des enfants, ruiner en un mot et mettre à feu et à sang une région en frappant surtout les faibles, c'est en cela qu'ont toujours consisté au Maroc les manifestations du pouvoir central et de l'autorité chérifienne. On comprend que cette autorité ne fût ni très aimée, ni très estimée. » Au demeurant, elle était despotique à sa portée, de plus en plus fragile ensuite et tout à fait nulle pour la moitié du pays.

Le pouvoir du Sultan, même du temps du cruel et intelligent Moulay Ismaïl qui régna cinquante-cinq ans en prétendant rivaliser avec son contemporain Louis XIV (1), n'a jamais été aussi effectif ni aussi étendu qu'aujourd'hui, grâce à l'intervention française.

Néanmoins, en tenant compte des possibilités, des circonstances et des nécessités, on ne pouvait s'appuyer que sur le Sultan, qui représentait à la fois les seules réalités organiques qui existassent alors au Maroc : le makhzen et l'islam. En outre, les puissances étrangères nous surveillaient jalousement, prêtes à profiter de nos impatiences et de nos maladresses. A ce sujet, M. Henri de La Martinière, dans ses *Souvenirs du Maroc*, note « l'enthousiasme de la colonie espagnole de Tanger, celui des Pères franciscains au moment de la fameuse visite de Guillaume ».

Enfin, avec les turbulents Berbères, il fallait que notre politique sût, à l'occasion, se montrer énergique. Nonob-

(1) Moulay Ismaïl se plaisait à inventer des tortures. Il fit périr ainsi plusieurs milliers de malheureux. A l'ambassadeur, qui lui reprochait sa cruauté, il répondit : « Votre roi Louis commande à des hommes, tandis que moi je commande à des brutes. »

tant, on s'est gardé d'introduire le *chrda*, c'est-à-dire la loi civile musulmane, avec les cadis pour l'interpréter, chez les Berbères qui, heureusement ne sont pas encore assez arabisés ou islamisés pour l'accepter. Malgré les instances du Sultan, on y a sagement maintenu la justice coutumière. Et aussi les *djemâas*, ces petits parlements démocratiques qui entretiennent naturellement, comme tous les parlements du monde, l'anarchie si favorable à l'influence étrangère, — en l'occurrence la nôtre, qui est bienfaisante.

Le 28 avril 1912, quand Lyautey est nommé Résident général, après l'horrible massacre de 68 Européens à Fès, la situation est désespérée. Il dispose de 5.000 fusils. Cela lui suffira. Le Maroc est pourtant en pleine décomposition anarchique, les Berbères attaquent Fès. Car l'anarchie, c'est la guerre constante et universelle. Et d'abord, il faut l'épée pour établir un minimum d'ordre matériel. C'est ainsi que se fondent, comme l'a montré Auguste Comte, les institutions de la paix. Il n'y a que de niais et pernicieux rêveurs pour imaginer qu'on pacifie avec des désirs, des chiffons de papier ou des parloles de congrès.

Je m'empresse d'ajouter que, parce que ce qui devait être fait le fut quand il le fallait, sans hésitation, sans discussion, l'action militaire fut des plus restreintes et le sera de plus en plus. Présentement, les dernières tribus dissidentes sont refoulées dans les coins les moins accessibles du Moyen et du Grand Atlas, et l'on peut dire que toute la zone française du Maroc est pacifiée. Personnellement, j'ai pu traverser sans escorte, sans arme, tranquillement, des régions habitées par des Chleuhs encore insoumis.

Est-ce à dire que tout est pour le mieux au Maroc? — Non pas. La tâche humaine ne s'achève jamais, et celle-ci commence seulement.

Il a fallu établir un minimum d'ordre sans quoi rien ne subsiste. C'était d'abord consolider l'autorité du Sultan. Mais celui-ci est chérif, descendant direct de Mahomet, iman suprême, celui qui décide la guerre sainte, en bref, chef de l'islam qui est hostile à toute extension de la civilisation occidentale. En outre il administre — c'est-à-dire perçoit les

impôts — par les caïds, dont quelques-uns ont eu parfois une puissance (quantité de fusils) qui contrebalançait la sienne.

Avant notre ingérence, voici, d'après Edmond Doulté (*En tribu*), ce qui était : « Le makzen fait perpétuellement rendre gorge aux caïds en s'excusant sur ce que ceux-ci pressurent leurs administrés, et les caïds à leur tour tondent aussi ras que possible le troupeau de leurs contribuables en s'excusant sur la nécessité de verser au makhzen les sommes considérables qui leur sont extorquées. Il est clair que, dans ces conditions, les populations sont durement traitées. » En me promenant dans le Sous, au début de cette année, j'appris que le Sultan devait y venir prochainement pour visiter ses sujets. Ceux-ci étaient dans la consternation. Car cela ne se passe pas sans que les caïds ne soient tenus, s'ils veulent rester en place, à faire des cadeaux (*hedia*) à leur maître et à sa suite, plus rapace encore. Les indigènes disaient que cela était aussi désastreux pour eux que plusieurs années de sauterelles.

Jusqu'ici, les services des renseignements militaires et le contrôle civil du Protectorat ont dû se borner à limiter les exactions des caïds. Il vaut mieux qu'un peuple soit exploité, pressuré et même tyrannisé que de n'être pas gouverné du tout.

II

Ainsi, au Maroc, l'action politique a dû accompagner et parfois même, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, précéder l'action militaire. Toujours l'action administrative a suivi de près. Mais quels que soient l'habileté, l'énergie et le dévouement des agents (1), il n'en reste pas moins que ce sont là trois formes de la contrainte dont l'effet mécanique — toujours local et provisoire — cesse quand l'action ne s'exerce plus et où elle ne saurait s'exercer.

(1) C'est au Maroc seulement que les fonctionnaires qui s'intéressent à leur tâche, qui se passionnent pour leur mission ne sont pas exceptionnels. Tel chef, telles troupes.

Nos protégés ne sauraient apprécier ce que l'on a fait pour eux. Ils voient surtout le trouble qui a été apporté dans leurs habitudes sociales. C'est que l'homme éprouve toujours plus de gêne et de souffrance à se déprendre des fictions qui l'enchantaient, des préjugés qui l'animaient, des errements qui faisaient sa quiétude que de satisfaction à mieux manger, s'abriter, se vêtir au prix de l'effort nouveau, de l'anxiété et du doute.

Voilà l'obstacle qu'aucun moyen matériel ne peut aplanir, où, si l'on n'y prend garde, s'achopperont toutes nos tentatives de conquête morale.

La colonisation, par définition, est essentiellement une œuvre spirituelle. Propager une civilisation, c'est répandre l'esprit dont elle émane. L'action du temporel ne peut dépasser les limites de la nation. Il n'y a d'impérialisme réel que de l'esprit.

Mais là est le danger au Maroc. En agissant sur les pensées et les volontés, on unifie. Car, en reliant, toute foi nouvelle tend à proclamer la loi qui rallie. C'est ainsi que se fondent les États.

Or les Berbères sont de redoutables guerriers ; nous les soumettons beaucoup moins par la force de nos armes que par une politique patiente qui profite habilement des dissensions intestines et de l'anarchie générale de ces tribus. Il en est qui ne reconnaissent même pas de chefs en guerre. « Chacun pour soi avec son fusil », disent-ils. Leur cohésion nous serait funeste.

Faut-il donc s'appliquer à entretenir la confusion sociale, l'abrutissement individuel pour nous imposer et nous maintenir ? Ce ne sont pas là des procédés français. Notre action au Maroc n'aurait plus de raison d'être. Au nom de quoi pourrait-on, dès lors, faire appel au dévouement et au sacrifice de nos fonctionnaires et de nos soldats ?

Au surplus, ce ne serait pas une solution. La méthode du moindre effort n'esquive les difficultés que pour, en différant leur solution, les empirer.

Notre action est nécessairement civilisatrice. C'est dire qu'elle discipline spontanément, ne serait-ce que par l'oppo-

sition qu'elle provoque. Notre seul contact, dans la mesure où il est senti, a fait naître chez les Berbères des aspirations de continuité et de solidarité ethniques qui s'affirmeront de plus en plus.

Jusqu'ici, et trop souvent par notre intermédiaire, ils ne trouvent à les satisfaire que dans l'islam. En effet, si beaucoup d'officiers et de fonctionnaires parlent l'arabe, il n'en est peut être pas dix, au Maroc, qui entendent l'un des trois principaux dialectes berbères, et ainsi la nécessité nous contraint à employer l'arabe pour communiquer avec la population ; de plus, nous facilitons, comme il sied, les relations commerciales entre gens des montagnes, des plaines et des villes qui ne peuvent s'établir que par la langue du Koran. Et c'est par là que se fait l'unification contre nous, l'islamisation.

Grave péril, et pressant ! Il est temps d'y obvier.

L'origine des Berbères est obscure. Elle ne peut s'éclaircir. Et d'autant moins que la catégorie ethnique ne saurait être nettement déterminée. Viennent-ils du Nord, de l'Est ou du Sud ? — D'ici et de là, sans doute. Les origines, évidemment, sont multiples. Ce que nous savons seulement, c'est qu'ils occupent toute l'Afrique du Nord depuis toujours, depuis la plus lointaine préhistoire. C'est donc, proprement, la Berbérie. L'Arabe n'est que l'envahisseur.

C'est parce qu'ils ont depuis des temps immémoriaux subi les mêmes influences mésologiques, réagi ensemble aux mêmes impressions, affronté les mêmes dangers, échangé les mêmes pensées, construit le même langage qu'ils constituent, malgré des types physiques différents, une *race sociale* très caractérisée et que discerne aussitôt l'observateur muni de la méthode positive.

Les Berbères prendront de plus en plus conscience qu'ils sont un peuple. Rien ne résistera à cette volonté, encore obscure mais déjà vivace, d'être, de réaliser leur destinée. Ne pouvant enrayer cette évolution, le plus sage est de la précéder pour la diriger dans le bon sens.

Plus on étudie cette mystérieuse race berbère, plus on se convainc qu'une partie de ses représentants sont des frères

retrouvés, nos cadets. Nous avons contracté envers eux un « devoir d'aïnesse ». Nous sommes devenus leurs tuteurs, leurs précepteurs. Rôle de dupes ? — Non pas. Il en est des nations comme de tout être moral : elles ne s'enrichissent, elles ne s'accroissent vraiment que de ce qu'elles donnent.

Cela implique tout un programme d'action éducative, positive, constructive, de conquête morale que, seuls d'ailleurs, des Français peuvent concevoir et réaliser. C'est là notre droit prééminent sur le Maroc. Il est revendiqué par l'accomplissement du lourd et impérieux devoir qu'il comporte.

Il y faut une doctrine. Entendons une intelligence directrice. Les praticiens qui prétendent n'être que des empiriques s'abusent. Quand ce n'est pas le simple réflexe de la brute, tout acte a son mobile, son procédé, sa fin. On n'agit pas efficacement sans penser ; on ne pense pas sans méthode. Et toute méthode relève d'une doctrine.

L'enseignement indigène au Maroc ne s'est pas encore dégagé, semble-t-il, de ses tâtonnements empiriques du début. Et cela se conçoit : tout était à faire et il fallait aller au plus pressé. Il fallait exister.

C'est fait. Maintenant, il faut organiser l'effort. C'est reconnaître d'abord quelques-uns des principes les plus généraux qui doivent guider l'action, accroître son rendement, l'ordonner. Aux agents d'y apporter les tempéraments qu'exigeront le lieu, l'heure, les conjonctures.

La constitution mentale d'une collectivité dépend de la race, des coutumes, des croyances, du genre de vie qu'impose le milieu, de l'organisation sociale, du procès historique, de l'état de civilisation.

C'est seulement après avoir défini la constitution mentale de nos protégés qu'il sera possible d'élaborer un programme d'éducation qui ne dissocie, ne déracine, ne désaxe point ; qui, enfin, n'entraîne pas cette pernicieuse « disconvenance avec la vie » que Taine imputait à l'enseignement universitaire.

Ainsi, au Maroc — passant les Juifs et les Noirs, éléments

passifs — il y a les Arabes envahisseurs en minorité et la grande masse des Berbères aborigènes.

Bien que l'origine asiatique des Arabes soit connue, le concubinage, la polygamie, l'esclavage ont brassé leur sang. Les Nègresses et les Juives sont les sujets les plus appréciés dans les harems marocains. Dès qu'un petit *fâsi* (de Fès) est nubile, à douze ans environ, c'est une Nègresse que ses parents lui achètent. Voyez la différence d'espèce : chez le Berbère notable, c'est un cheval ou un fusil. André Chevrillon fait judicieusement remarquer que « c'est la bourgeoisie citadine, la classe makhzen qui, dans les marchés, achète les Nègresses tant convoitées, et de plus en plus se teinte de sang noir ». D'ailleurs, les *ahel Fas* (gens de Fès) sont vraisemblablement d'origine juive.

Mais l'âme arabe subsiste dans et par l'islam. Je n'ai pas à l'examiner ce qu'elle fut dans le passé ou ce qu'elle peut être encore ailleurs. Je constate seulement qu'au Maroc l'Arabe est essentiellement un élément parasitaire, un ferment de décomposition et de mort. Auguste Comte avait bien vu que, « depuis longtemps, l'islamisme a perdu l'enthousiasme inspiré par l'espoir de l'universalité ». Il en est ainsi, malgré les puissantes vertus privées qu'elles conservent, pour toutes les religions théologiques. C'est pourquoi elles s'épuisent dans l'impuissance politique.

Chez le Berbère, la monogamie a élevé la personnalité de la femme. Celle-ci n'est pas voilée, claustrée et a son rôle dans la société.

L'Arabe est nomade, le Berbère se fixe dès que les circonstances le permettent. Celui-ci est travailleur, agriculteur.

Converti à l'islam, le Berbère garde ses coutumes, ses croyances fétichistes et néglige volontiers les cinq prières quotidiennes et les pratiques que prescrit le Koran, par exemple le jeûne du Ramadan. Il boit de l'alcool à l'occasion (les Djebala font du vin), il mange du sanglier, fabrique des statuettes. Il use des calendriers Julien et musulman, mais celui-ci seulement pour sa vie religieuse qui est des plus restreintes. Il est très vénérant ; mais pour ce qu'il

voit. Ce sont les marabouts qu'il adore, bien plus qu'Allah inaccessible.

Au demeurant, l'islamisme le démoralise plutôt.

Par le sang, et donc par sa psychologie, malgré son retard d'évolution ou ses régressions, le Berbère est plus près de nous que l'Arabe sémite. N'a-t-on pas signalé, chez le premier, des vestiges, des survivances celtiques ? Le type blond, grand, aux yeux bleus, dolichocéphale n'est-il pas nombreux, à tout le moins en Kabylie et dans le Rif ? « Quelques-uns, écrit M. de La Martinière (*Souvenirs du Maroc*), se rapprochent du type de nos gens du Berry. » Jérôme et Jean Tharaud, dans *Rabat*, ajoutent : « Ils ressemblent à nos Auvergnats ; ils en ont la forte carrure et les vertus solides : le travail, l'économie, une aisance à s'adapter étonnante... C'est sur ces Berbères malléables, tout prêts à accepter de notre civilisation ce qui leur apportera quelque argent, que nous pouvons compter le plus .»

III

A travers les attitudes et les gestes rituels, de convention, on distingue nettement le fétichisme essentiel du Berbère et la propension native au monothéisme du Sémite.

Démarcation capitale. Le fétichisme est la première étape de la route montante de l'esprit humain. Le mahométisme est la bifurcation d'une impasse. Le Berbère n'a qu'à avancer pour nous rejoindre, il est dans sa ligne ; l'Arabe devrait d'abord revenir sur ses pas, autrement dire se renoncer.

C'est pourquoi le musulman est irréductible, impénétrable à l'esprit moderne. Il reste inébranlablement étranger à toute idée de progrès qui est une floraison du relativisme. C'est d'ailleurs ce qui lui confère encore cette force de prosélytisme sur les âmes rudimentaires que n'a jamais pu égaler le catholicisme, tout imprégné de paganisme esthétique et de positivité politique.

Pour lui, Dieu est Dieu. *Inch Allah !* Rien à faire. Tou-

est parfait qui vient de Dieu, et rien ne peut venir que de Lui. Mais l'absolu total est exclusif. Si c'est la torpeur au dedans, c'est logiquement le fanatisme au dehors. Tolérance est trahison. Le monothéisme épuise ses vertus, il meurt, il ne se transforme pas. *Il est immuable.*

Le fétichiste, au contraire, par la multiplicité de ses idoles et la variété infinie de ses rites, admet aisément toutes les croyances. En conférant à des volontés ce qui revient aux lois qu'il ignore, il n'est pas tout à fait insensible à l'expérience, mère de toute science. Il rejette volontiers la divinité qui trahit sa confiance. Il peut nous entendre si nous savons le comprendre. Et nous le pouvons, car le fétichisme est éternel et ne disparaîtra jamais complètement (1). Il ne laisse point d'avoir sa part dans notre vie sentimentale. La vraie poésie s'en inspire, et l'amour y ravive sa flamme. « C'est au fétichisme que nous revenons, dit A. Comte, et non au théologisme, quand une forte passion ramène passagèrement les meilleurs esprits à la vaine recherche des causes ». Le fétichisme est humain, il ne sort pas de l'humanité, même dans ses plus extravagantes imaginations. *Il est perfectible.*

Pour Auguste Comte, « la méthode fétichique ouvre la marche normale de la vraie logique, dont la méthode théologique s'écarte radicalement... Son approximation générale de la réalité est plus exacte autant que plus naturelle ; nous ne le dépassons effectivement que dans l'état scientifique ». En exagérant les analogies fondamentales qui rapprochent l'homme des animaux, des végétaux et des choses, le fétichisme « fortifie nos facultés synthétiques et sa réaction morale développe nos instincts sympathiques ». Il a inspiré la soumission fondamentale de l'homme au monde. « L'heu-

(1) « Pour compléter les lois, il faut des volontés ». Les lois ne sauraient représenter tous les cas concrets. Aussi convient-il de recourir parfois, mais provisoirement, aux causes, « comme au début, ajoute Auguste Comte, pour lier provisoirement les faits, en assistant la positivité d'après la fétichité. Nous facilitons ainsi des spéculations indispensables, en suivant une tendance spontanée, toujours conciliable avec la vraie rationalité. Quand nous pouvons instituer des liens réels, nous écartons aussitôt les secours provisoires que ces volontés fictives fournissaient à nos contemplations, et même à nos méditations ».

reuse disposition des fétichistes à la confiance habituelle envers les êtres et les événements quelconques est éminemment conforme à la vraie rationalité. Car elle conduit à simplifier davantage toutes nos hypothèses .»

Il a consacré « l'observation concrète d'où devait surgir la contemplation abstraite ». Son aptitude esthétique est évidente. « Si le fétichisme avait pu développer la vie publique, sa puissance esthétique aurait laissé des monuments irrécusables. Car l'assimilation directe de tous les êtres au type humain est, en elle-même, plus pratique que l'explication indirecte de leurs phénomènes par des volontés surnaturelles .»

On lui doit la domestication des animaux ; la préservation des espèces animales utiles par les totems, les tanas et les tabous, et des espèces végétales notamment par la dendrolâtrie si répandue ; l'invention du feu ; les habitudes sédentaires et l'agriculture ; la formation essentielle du langage ; l'institution de la numération ; la famille ; le culte des ancêtres ; l'autorité des vieillards ; l'ébauche décisive des beaux-arts et de nos meilleurs sentiments tant de continuité que de solidarité.

Son seul défaut capital est son impuissance à constituer un culte commun et ainsi une association qui dépasse la famille ou un groupement précaire de quelques familles.

Ce bref aperçu de l'admirable théorie comtienne du fétichisme éclaire lumineusement la question. Elle montre que c'est bien l'élément prédominant, autochtone, le Berbère, fétichiste même quand il est arabophone et se prétend musulman, que nous devons, que nous pouvons nous rallier pour restaurer la société marocaine. Au point de vue temporel, politique et administratif, il y a sans doute des ménagements à prendre à l'égard du gouvernement chérifien et des puissances étrangères. Le Protectorat sait ce qu'il fait et où il va. Il n'y a qu'à lui faire confiance tant qu'il aura à sa tête un Lyautey.

Mais, au spirituel, on peut agir. Avant tout, sans le heurter de front, éviter de fortifier l'islam, ne pas nous en faire, bénévolement, les agents de diffusion.

A notre arrivée, sa civilisation était en pleine décomposition. Nous avons dû suppléer « la lamentable incapacité de l'ancien gouvernement chérifien à conserver la beauté des monuments religieux (1) ». Le makhzen était de plus en plus affaibli. Dans tout pays musulman il en est ainsi quand l'intrusion intempestive des chrétiens ne vient pas rallumer le fanatisme xénophobe. M. André Chevrillon l'avait noté dans *Crépuscule d'islam* : « Ce peuple qui, depuis mille ans, vivant des mêmes formules, m'était apparu comme vidé de son essence... La mort était sur lui... Partout la ruine, les délabrements de l'islam ». Au Maroc, la scolastique pétrifiée des universités koraniques (2) est devenue aussi pernicieuse pour l'intelligence qu'est délétère physiquement l'atmosphère méphitique des médersas lézardées. Avons-nous eu tort ou raison de nous efforcer de recréer celles-ci et de régénérer celle-là ? Ce n'est pas la question. Il s'agit de ce qui reste à faire.

Nous avons créé des collèges musulmans, des cours d'adultes franco-arabes. On y enseigne les rudiments, corrosifs pour les croyances monothéistes, de nos sciences, et donc de notre philosophie. Le respect scrupuleux qui est professé pour ces croyances n'a qu'une efficacité négative.

Il n'importe. Ce qui est fait est bien fait. Mais, je le demande, avons-nous intérêt à développer la supériorité superficielle que l'Arabe a présentement sur le Berbère, c'est-à-dire à accroître son influence politique et religieuse, qui nous est et nous restera foncièrement hostile, qui s'interpose nécessairement entre nous et la grande masse de nos protégés ?

(1) Henri de La Martinière, *Souvenirs du Maroc*.

(2) Même celle de Fès, la célèbre Kuarouyine, qui est restée le troisième sanctuaire de l'islam, après celui de la Mecque et la mosquée d'Omar à Jérusalem. Trois cents *tolbas* suivent encore ses cours ; mais les sciences, même celles dites arabes, mathématiques, astronomie, géographie, chimie, y sont oubliées depuis un siècle. Néanmoins quelques étudiants (*tolbas*) sont venus demander au collège franco-musulman de rétablir cet enseignement positif. Un notable commerçant *fâsi* a fait dernièrement une conférence sur ce sujet : « la science ou la mort ». Il voulait démontrer que l'islam périra s'il ne se « modernise » point. Mais les *oulémas* restent farouchement retranchés dans leurs *misonéisme*. Et du point de vue de la foi monothéique, ils ont raison. Toute innovation est dissolvante de l'absolu.

Il convient sans doute de conserver ce que les circonstances du début ont fait instituer. Devant des gens qui nous observent sans bienveillance, il ne faut pas donner prise, en ayant l'air de reculer, de nous désavouer. Mais, désormais, il serait expédient de consacrer nos ressources et nos forces à la conquête morale du Berbère, — non contre, mais pardessus le makhzen et le Koran.

Ce sera semer en pleine terre propice, et qui n'attend que notre grain pour fructifier.

On peut commencer en allant au plus urgent, en visant d'abord à l'utilité immédiate : soit, en multipliant les écoles franco-berbères dont l'objet est d'apprendre le français, tant bien que mal, au plus grand nombre.

C'est ainsi que, sans vexer les croyants, nous retarderons la marche inquiétante de l'islamisation berbère.

Le Berbère n'a pas d'écriture, ou plutôt il a perdu l'usage de l'écriture originelle dont on retrouve encore quelques traces chez les Touareg et les inscriptions guanches des Canaries. C'est par nécessité économique qu'il apprend la langue et l'écriture arabes. Et c'est par le verbe arabe, on ne saurait trop y insister, que se propage l'islam. Or le français serait plus facile à apprendre, plus pratique. A l'école franco-berbère d'Azrou, j'ai pu constater quels rapides progrès avaient fait en quatre mois les jeunes élèves. Avec notre alphabet, il serait facile de former une sorte de *quoc n'gu* berbère.

C'est la grande tâche de l'heure présente. Elle est entamée. *Il faut la poursuivre en la développant en tout sens.*

Mais, aussitôt, elle en détermine une autre, plus laborieuse encore parce que plus profonde.

Ayant abaissé les barrières qui nous en séparaient, nous avons à élever nos protégés, peu à peu, sans rien brusquer, sans provoquer de dissolvantes déviations. L'âme a horreur du vide : il n'y faut rien détruire sans qu'autre chose, ayant germé, s'y puisse substituer.

La diffusion du français, c'est-à-dire les obstacles aux communications arabo-berbères n'enrayent l'islamisation que partiellement et pour un temps.

Il faut plus et mieux. Non des mots, des formules, des notions ; mais une grande réalité spirituelle, qui revivifie l'âme berbère et lui révèle enfin sa parenté avec la nôtre.

Le christianisme ? — Hélas ! je ne le crois pas. Il s'éteint en Europe, et, au Maroc, nos admirables missionnaires n'ont eu aucun succès décisif. Le christianisme, chez les peuples qui n'ont pas été façonnés par la civilisation gréco-latine, n'a jamais pu soutenir la concurrence avec le monothéisme simpliste, absolu, de Mahomet.

Le judaïsme et le christianisme (surtout l'hérésie de Donat), semblent avoir été assez répandus en Berbérie. Certains indigènes comme ceux de Bhalil (*les Sots*), près de Fès, prétendent que leurs ancêtres étaient chrétiens. L'auteur arabe de *Roudh el kartas* écrit qu'« Idriss, l'apôtre de l'islam au Maghreb, pour soumettre le pays, dut combattre les idolâtres chrétiens et juifs qui étaient retranchés et fortifiés sur des montagnes et dans des châteaux inaccessibles ». Ce qui en subsiste est encore appelé par les indigènes : *kasba nasrani*, *bordj roumi*, *agadir isaren*, etc... Le signe de la croix sur les bijoux, les tapis, les tatouages, les poteries, est assez fréquent. En tout cas, plus tard, la propagation du christianisme ne fut entravée que par son incompatibilité avec l'esprit fétichiste du Berbère. Des XIII^e au XV^e siècle il y avait encore des évêchés à Fès et à Marrakech. Les Almohades et les Almoravides entretenaient des milices chrétiennes commandées par de nobles chevaliers. Ces milices avaient leurs églises et leurs aumôniers. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que se manifeste le fanatisme musulman, provoqué d'ailleurs par les agressions portugaises et espagnoles. Il y eut toujours de nombreux chrétiens convertis (*el culdj*) à l'islam. Quelques-uns jouèrent un grand rôle comme chambellans, vizirs, etc. D'après l'abbé Godard, en 1860, il y en avait encore trois à quatre cents.

Aujourd'hui, les missionnaires franciscains ont renoncé sagement à tout prosélytisme théologique. Ils se bornent à l'apostolat positif de la bonté par l'exemple et par les œuvres.

Je le rappelle, nous avons affaire à un esprit encore inapte

aux généralisations, aux abstractions, très concret et très subjectif à la fois. La notion d'espèce, de collectivité sociale lui est inconnue. Chaque chose est un être, et chaque être un individu. Il n'y a, dans la nature, que des volontés particulières. Tout est animé. La mort même n'est qu'une apparence. Tout ce qui se passe est le fait d'êtres plus puissants, capricieux, qu'il faut se rendre favorables. C'est, à peu de chose près, avec d'autres symboles, la mentalité d'un scientifique matérialiste. La synthèse fétichique ne manque de constance et de généralité, fait remarquer A. Comte, que « parce qu'elle est purement concrète ».

De là, l'anarchisme du Berbère. Comme tout fétichiste, il n'a pu, jusqu'ici, former un état policé. Son association politique la plus étendue est la famille, tout au plus le groupement de quelques tentes. La guerre et ses menaces seules l'amènent à constituer une précaire et éphémère fédération de tribus.

Pour Comte, le fétichisme comporte « une relation directe avec le positivisme, sans aucune transition théologique ; leur fusion devient indispensable pour compléter l'unité définitive ». Aussi bien, « l'avortement des tentatives monothéiques et même polythéiques, destinées à modifier les fétichistes, fera mieux ressortir l'aptitude de la synthèse la plus systématique à s'incorporer à la plus spontanée ». Il ne faut qu'amener directement l'esprit fétichique à distinguer l'activité d'avec la vie.

« Mieux on compare le fétichisme et le positivisme, dit encore A. Comte, plus on reconnaît leur affinité fondamentale. La synthèse initiale et la religion définitive admettent le même principe fondamental, d'abord spontané, puis systématique, en s'accordant à proclamer la prépondérance continue du sentiment sur l'intelligence et l'activité. ... En aimant et vénérant tout, la fétichité restera toujours propre à seconder beaucoup le principal office de la positivité : développer la tendresse et consolider la soumission .. »

C'est donc bien le positivisme qui, seul, peut entreprendre la conquête morale des Berbères fétichistes. Il ne manque que les apôtres positivistes. « En faisant succéder sans

transition le positivisme au fétichisme, disait Auguste Comte l'état normal permet d'éviter, dans l'initiation individuelle, les dangers propres à l'évolution collective, en surmontant les perturbations résultées de l'essor abstrait .»

L'œuvre magnifique que la France — et la France seule — a accomplie depuis moins d'un demi-siècle dans ses colonies est due à l'esprit positif spontané qui animait ses Faidherbe, de Lanessan, Le Myre de Vilers, de Brazza, Gallieni, Lyautey, etc... Nous avons à en prendre conscience pour la continuer, la généraliser et la parfaire.

Ce qui est le plus accessible au Berbère, ce qui le peut discipliner, c'est l'esprit positif qui s'assimile la substance réelle de tous les états de l'esprit humain, et conséquemment, et surtout le fétichisme primitif.

Il va sans dire que, par le rayonnement de la sympathie, on n'initiera d'abord le Berbère qu'à ce qui s'accorde avec ses plus touchantes croyances, son subjectivisme et sa logique sentimentale. Il s'agit de préparer la voie au Confucius berbère qui ne peut manquer de surgir. Le principe de la formation intellectuelle que nous avons à entreprendre se peut résumer ainsi : Eveiller, stimuler la sensibilité à l'expérience pour substituer graduellement à l'idée des volontés capricieuses celle des rapports constants, c'est-à-dire des lois.

Mais tout le positif n'est pas contenu dans la connaissance et l'intelligence. Il y a le champ, beaucoup plus vaste, des sentiments.

On n'enseigne pas seulement par la parole et par des écoles. Il y a, bien plus efficace, l'exemple. Il y a les œuvres. Le cœur est la seule route qui conduit à l'âme. Toute instruction sera stérile et même nocive sans ce grand et fécond enseignement par le fait de la charité (*caritas*).

Assistance médicale (cliniques de Marrakech, de Taroudant, surtout l'hôpital indigène de Mogador, etc.), organisation du travail, protection des enfants (« Goutte de lait, Orphelinat des sœurs franciscaines de Meknès, etc.), des femmes, Maternités, ferme despotisme sanitaire des pres-

criptions hygiéniques, etc..., tout ce qui peut revigorer, élever l'humanité des indigènes.

C'est donc de nombreuses écoles franco-berbères comme celle d'Azrou, beaucoup de cliniques, d'hôpitaux comme celui de Mogador, des orphelinats, des « Gouttes de lait », des Maternités, des œuvres de toutes sortes à créer. Le personnel, masculin et féminin, surtout si on ne le recherche pas exclusivement parmi les diplômés, on le trouvera toujours. Et notamment, faute de positivistes d'action, dans le prolétariat ouvrier et paysan. En général, le prolétaire est plus près du noble et naïf fétichiste. Son intelligence n'a pas été intoxiquée par la métaphysique universitaire et son cœur corrompu par l'avarice, l'orgueil et l'arrivisme bourgeois.

Le Protectorat, je le sais, n'est retenu que par la question d'argent. Il faut, pour cette œuvre, que le gouvernement lui accorde de larges crédits. Ce sera un placement d'humanité. Et de la politique positive. Celle qui prépare l'institution de la spiritualité mondiale.

Désormais démoralisante et rétrograde pour les Berbères, hostile et dangereuse pour nous, obstacle à l'universalisation pacificatrice, l'influence délétère de l'islam ne sera combattue victorieusement que par la nouvelle foi, la religion positive de la Bonté.

Georges DEHERME.

MOUVEMENT POSITIVISTE EN ANGLETERRE

Compte rendu analytique
de la *Positivist Review* : *Humanity*
dirigée par F.-J. GOULD

A noter dans le numéro de juillet :

Un article de F. J. GOULD sur le 7^e mois du Calendrier positiviste, placé sous le patronage de Charlemagne, avec Alfred, Godefroid de Bouillon, Innocent III et St-Louis comme chefs de semaine, et consacré, dans l'ordre abstrait, au Fétichisme.

Au cours du mois de juillet moururent, entre autres célébrités : Pétrarque (1374) ; Sir Thomas More (1535) ; Erasme (1536) ; Guillaume le Taciturne (1584) ; Rousseau (1778) ; Diderot (1784) ; Adam Smith (1790) ; Bichat (1802) ; James Watt (1819) ; Shelley (1822) ; Jefferson (1826) ; Wilberforce (1833) ; Dalton (1844) ; Richard Congreve, l'éminent et^e vénérable « leader » positiviste (1899) ; le peintre George F. Watts (1904) ; le professeur Beesly, fondateur de la *Positivist Review* et dont Swinny a pu dire que « sa vie entière avait été un témoignage rendu à la puissance de la religion de l'Humanité qui ne cessa jamais de le guider et de l'inspirer ».

Un article de F. J. GOULD consacré à l'illustration de la maxime fameuse d'A. Comte : « *agir par affection et penser pour agir* ».

Un fragment d'un discours prononcé, par F. S. MARVIN, au banquet annuel de l'Association de la Presse rationaliste, dans lequel discours notre coreligionnaire s'attacha à démontrer, contrairement aux dires de M. Joseph McCabe, que le Rationalisme n'est nullement incompatible avec la Religion lorsqu'on entend celle-ci dans le sens positiviste du mot, et compara le plus grand rationaliste qui ait jamais vécu, Kant, l'illustre philosophe de Königsberg, avec Auguste Comte, le penseur français qui montra comment le sentiment se concilie avec l'intelligence.

Un article de CECIL H. DESCH sur l'*Œuvre scientifique de Lord*

Avebury (plus connu sous le nom de Sir John Lubbock) à propos d'une publication, éditée par Mrs Adrian Grant-Duff, et consacrée à la vie et à l'œuvre de cet homme remarquable.

Sous prétexte qu'il fut, à la fois, un banquier éminent, un membre actif du parlement, un pédagogue, un botaniste, un géologue, un zoologiste, un anthropologiste, un éducateur du peuple, beaucoup n'ont voulu voir en lui qu'un vulgarisateur distingué, sans grande valeur originale. On a même prétendu plaisamment qu'il était considéré par les banquiers comme un grand savant s'intéressant à la banque, et, par les savants, comme un banquier émérite se mêlant de science. Le volume que vient de faire paraître Mrs Grant-Duff répond victorieusement à ces imputations de superficialité car il se compose d'études dues à la plume de sept collègues et amis de Sir John Lubbock, dans lesquelles la portée de ses travaux se trouve appréciée par les spécialistes les plus compétents qui lui assignent un rang élevé parmi les pionniers scientifiques de l'Angleterre et qui estiment que l'aisance de son style n'implique nullement un défaut de profondeur dans sa pensée. Tout au plus, peut-on prétendre que la dispersion de son intelligence sur tant de sujets divers l'a empêché de s'élever au premier rang parmi les investigateurs scientifiques et a démontré une fois de plus que la capacité de l'esprit humain est limitée, même chez les hommes de génie.

Il regardait Darwin comme son maître et prétendit seulement suivre quelques-uns des sentiers ouverts par le grand naturaliste et élucider quelques-unes des difficultés de l'application de la théorie de l'Evolution au règne végétal, au règne animal, au règne humain. Au cours de ses recherches sur les plantes et les animaux, il se révéla le digne disciple de son inspirateur sous le rapport de l'observation patiente et scrupuleuse, et se montra supérieur à lui dans l'emploi de la méthode expérimentale qu'il appliqua à l'étude des instincts ménagers des abeilles, des mœurs sociales des fourmis, des aptitudes des animaux plus élevés en organisation à s'instruire par l'expérience. Peut-être se peut-il qu'il ait accordé une trop grande part à l'intelligence dans la vie des animaux et qu'il ait méconnu la distinction, généralement reconnue de nos jours, entre l'instinct et l'intelligence, mais substantielle a été sa contribution dans le défrichement de chacun de ces champs de la connaissance.

C'est néanmoins dans le domaine de l'archéologie préhistorique que Lord Avebury s'est le plus distingué. Il fut un des premiers à admettre la réalité de la découverte d'outils de pierre datant des

temps primitifs et il n'est pas sans intérêt de constater avec Sir Arthur Keith, qu'à part Huxley, la plupart des hommes qui, en Angleterre, firent de l'anthropologie une véritable science, n'étaient pas des savants professionnels, mais des amateurs ou des hommes s'occupant d'affaires et employant leurs loisirs à la poursuite de buts scientifiques. En tout cas est-il patent que le soin et la persévérance avec laquelle Lubbock étudia les premières manifestations de l'industrie humaine, le conduisirent à son importante distinction entre les âges et les races paléolithiques, d'une part, et néolithiques d'autre part, et lui permit de fournir une base sûre à l'anthropologie préhistorique. Grâce à son style mesuré et à son talent de persuasion il évita la plupart des attaques que la nature de ses découvertes aurait fatalement provoqué s'il les avait présentées à la manière de Huxley sans que, pour cela, elles aient eu moins d'influence sur le courant général de la pensée. Si toutes ses idées n'ont pas résisté à l'épreuve du temps, il reste qu'aucun homme n'a, comme lui, lié l'étude de l'homme primitif à la doctrine générale de l'évolution. L'étude des races primitives doit beaucoup à sa collaboration, et classiques sont devenues ses publications sur « *Les Temps préhistoriques* » et « *Les Origines de la Civilisation* ».

L'intérêt qu'il porta à la vie de l'homme en société fut en rapport étroit avec son amour de la littérature et son enthousiasme pour les réformes sociales. Ses conceptions scientifiques firent de lui un optimiste, croyant fermement au développement presque indéfini du Progrès dans l'avenir. Il fut un pacifique, dévoué à la cause de la coopération internationale pour laquelle il écrivit d'éloquentes pages. Les aspirations vers une société plus cultivée, plus intelligente, plus morale, le poussèrent à consacrer plusieurs livres à la démonstration de l'importance de la conduite et de l'instruction dans la vie sociale, et si, parfois, il donna l'impression d'un prédicateur quelque peu vulgaire, il faut en chercher la raison dans l'extrême importance qu'il attachait à la démonstration des vérités morales élémentaires. De même, doit-on imputer les notes dont il surchargea ses ouvrages à son extrême souci de reconnaître sa dette envers les grands penseurs qui l'avaient précédé et non à une affectation d'érudition.

Somme toute, il restera dans le souvenir de la postérité, non seulement comme un investigateur des plus distingués, presque unique dans son genre, mais aussi comme un grand citoyen qui voua sa vie au service de ses semblables.

Un curieux article de CHARLES A. ELLEWOOD, Président de

l'American Sociological Society, sur les analogies et les rapports du Christianisme (conçu à la façon protestante) et du Positivisme, article moderniste visant à atténuer les différences, à accuser les ressemblances des deux croyances, et à préconiser la fusion ou tout au moins l'alliance de tous les esprits religieux.

Un compte rendu et une appréciation, par F.-J. GOULD de 3 conférences sur *l'Enseignement en Espagne*, données en anglais, au Collège du Roi, à Londres, par le Senor Don José Castillejo, Professeur à l'Université centrale de Madrid. Après un hommage mérité, rendu à la tolérance des Maures vis-à-vis des Chrétiens et des Juifs et à l'impulsion qu'ils donnèrent à la culture, le conférencier nota le recul des arts et de l'industrie dû à l'expulsion de 500.000 islamistes et juifs, malgré la faveur dont plusieurs rois de la péninsule (Philippe II, Philippe III et Philippe IV) entourèrent les artistes et les savants. Il rappela les écrits de Vives (1492-1540) sur l'éducation, sa conception de l'influence sociale des femmes; la suppression, au XVIII^e siècle, des anciennes Guilds (corporations); l'influence des idées de Rousseau et de Voltaire; le retentissement de la Révolution française; les emprunts faits à Condorcet par le publiciste libéral Quintana (1772-1857); la participation des libéraux et des Conservateurs au développement de l'Enseignement, ceux-là pour proposer, ceux-ci pour réaliser; le rôle joué par Francisco Giner de los Prios qui lutta contre l'emprise de la théologie sur la science et qui soutint que les principes de l'Éthique se retrouvaient dans toutes les communions. Il termina par un exposé de la situation actuelle, assombrie par le fait que la moitié de la population est encore illettrée et qu'il manque 30.000 maîtres pour l'instruire, mais qui s'améliore, d'un autre côté, du fait du développement des communications de plus en plus répétées entre les Universités espagnoles et les universités étrangères.

Un article de F.-J. GOULD consacré à la mémoire de Auguste Keufer et rappelant les principaux traits de sa noble et héroïque carrière.

Un article de F. J. GOULD sur un travail (paru il y a 2 ans) du professeur italien Ezio Bartalini, qui, tout en proclamant Comte, « le plus grand penseur des temps modernes » s'élève contre les tendances mystiques de ses dernières publications.

Des Paragraphes de F. J. GOULD sur : — l'ancien Président

Woodrow Wilson, considéré par Horace J. Bridges, Professeur de morale à Chicago, comme « l'une des plus grandes forces pour le bien qui aient jamais surgi dans le monde politique américain » et qui mériterait d'être vénéré dans l'avenir à l'égal de Lincoln et de Washington ; — les nouveaux rapports de l'Angleterre avec ses Dominions et l'attitude des partis conservateur, libéral, socialiste, à l'égard de leurs aspirations ; — la démission du Président Millebrand et le caractère mondial du problème des Réparations ; — la demande, par Sir Krishna Gupta, Sir Syed Ali Iman et d'autres Hindous distingués, d'un Home rule pour l'Inde.

A noter dans le numéro d'Août :

Un commentaire de F. J. GOULD sur le 8^e mois du calendrier positiviste, consacré — dans l'ordre *concret*, à Dante, avec Arioste, Raphael, Le Tasse, Milton comme chefs de semaine et dans la semaine du Tasse, Froissart, Spenser, Chateaubriand et Camoëns dont on a fêté le 4^e centenaire de la naissance à Lisbonne, Buenos-Aires, Rio de Janeiro... — dans l'ordre *abstrait*, au Polythéisme de l'Hindoustan, de la Grèce, de Rome... = Au cours du mois d'Août moururent : Grotius, un précurseur de la Société des Nations (1645) ; Pascal (1662) ; Hume (1776) ; James Watt (1819) ; William Blake, poète et artiste (1851) ; Nietzsche (1900) ; et Shapland Hugh Swinny, le second Directeur de la *Positivist Review* qui utilisa, au service de l'Humanité, les nombreuses enquêtes qu'il fit en Irlande, en France, en Espagne, au Portugal, à Vienne, en Orient, en Extrême Orient, aux Etats-Unis.

Un article de F. J. GOULD sur le rôle de *Chevalerie* du moyen-âge et sur l'utilité de l'avènement d'une nouvelle chevalerie composés d'hommes tels que Robert Owen et Hyndman, qui, inspirés par la passion du bien public, se voueraient à l'amélioration de la Providence matérielle au sein de notre civilisation.

Un article de A. E. POWELL, préconisant la réforme du système économique par une plus grande diffusion des signes de la richesse, monnaie et billets.

Un article de F. J. GOULD sur l'œuvre agricole, inaugurée à Rothamsted par Sir John Bennet Law et Joseph Henry Gilbert, en 1842, grâce à leurs procédés de fabrication des phosphates, et poursuivie, depuis leur mort en 1900 et 1901, par Sir John Russell, F. R. S.

Un programme étendu d'enseignement des devoirs sociaux, aux adolescents des deux sexes, par Miss E. M. WHITE.

Un article de JULIA R. WOOD sur ce qu'il faut entendre par le

mot *Egalité*, surtout lorsqu'on veut l'appliquer aux rapports des deux sexes.

Un article de W. D. LIGHTHALL de Montréal, sur l'*Hyperpsychisme*.

Un article de F.-J. GOULD sur une brochure de Ezio Bartolini, éditée à Gênes sous ce titre « *La Religion de l'Humanité* » et dans laquelle on voit les aspirations de Mazzini et celles de Comte converger vers la création d'une nouvelle religion humaine, nonobstant le déisme avéré du célèbre Italien.

Une appréciation, par F. J. GOULD, d'un livre de 291 pages, consacré, par Ernest H. Starling, à l'action de l'alcool sur l'organisme humain et visant à réhabiliter son usage modéré.

C. A. H.

Bulletin de la République argentine

Nous apprenons, avec le plus vif plaisir, que sur l'initiative de notre distingué confrère, Alfredo Ferreira, membre du Comité positif occidental, un groupe positiviste important vient de s'organiser à Buenos-Aires.

Ce groupe, qui comprend déjà une quinzaine de membres actifs, généralement docteurs ou professeurs, est administré par un comité ainsi composé :

Directeur : D^r Alfredo Ferreira ; *sous-directeur* : D^r Léopold Herrera ; *trésorier* : Profes.-Victor Mercante ; *secrétaire* : D^r Humbert-Settel.

Nous souhaitons la plus sympathique bienvenue à ces nouveaux compagnons d'armes et formons les vœux les plus cordiaux pour leur succès.

EMILE CORRA.

BULLETIN DE FRANCE

I

Encouragements aux calomniateurs d'Auguste Comte par l'Académie des Sciences morales et politiques

La section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques a, l'an dernier, mis au concours pour l'attribution du prix Crouzet, le sujet suivant : *Le Positivisme d'Auguste Comte. La place du problème religieux dans l'ensemble de la doctrine.*

Trois microcéphales ont rivalisé pour l'obtention de ce prix.

Voici le jugement de M. Lévy-Bruhl, rapporteur, sur leurs impuissants efforts :

« Le mémoire n° 1, qui a pour devise : *mens agit molen (sic)*, est un exposé sommaire, en cinquante-quatre pages, assez correct, de la doctrine philosophique d'Auguste Comte et de sa religion de l'Humanité. Il n'y a pas de grosses inexactitudes à relever. Mais l'auteur s'est borné à un simple travail d'analyse et son résumé ne prête pas plus à la louange qu'à la critique.

« Le mémoire n° 3 a pour devise : *La Société est intérieure à l'esprit*. Il comporte deux cent trente-trois petites pages. Le sujet proposé est traité avec vivacité et intelligence, et même plusieurs autres sujets sont au moins effleurés. L'auteur étudie d'abord la psychologie du système. Puis, dans un second chapitre, il touche aux rapports d'Auguste Comte avec le cartésionisme, à Henri Poincaré, à Durckheim, au concile de Nicée, à la loi des trois états ; dans un troisième, à la dynamique sociale, non sans de nombreuses digressions, et, dans un quatrième, à la théorie du pouvoir spirituel, toujours avec la même méthode un peu vagabonde. Préoccupé de ses idées personnelles, l'auteur s'attache plus à les exposer qu'à pénétrer celles d'Auguste Comte. Il croit qu'il « ne les répètera jamais assez » et il la fait comme il le dit. Il se représente Auguste Comte, comme un malade, un débile, qui a peur, qui a besoin de se rassurer, et qui construit son système pour se défendre contre la folie. Il oppose au positivisme d'Auguste Comte une philosophie du mysticisme et de la liberté intérieure.

« Le mémoire n° 2 a pour devise : *albrosecolo*. Il se compose de soixante-douze pages de grand texte serré. L'auteur est instruit, spirituel ; il fait preuve d'une critique inersive et d'une verve re-

doutable. Il traite le sujet de haut, d'un style nerveux et désabusé, sans prendre la doctrine philosophique de Comte très au sérieux et en faisant de sa religion l'objet de railleries impitoyables. Il parle d'abord de la vie positive et de la vie religieuse d'Auguste Comte (c'est un essai de biographie psychologique), puis de la loi des trois états; du pouvoir spirituel et du Grand-Être. Le tout constitue un essai très animé, véritable « éreintement » d'où Auguste Comte, traité de « pauvre homme », sort en piteux état. L'auteur, dans sa conclusion, explique pourquoi il a cru devoir faire œuvre de polémiste plutôt que d'historien et asséner sur Auguste Comte tant de violences en si peu de pages. Il faut reconnaître qu'il ne l'a pas fait sans talent, sinon sans injustice ».

En présence de ces appréciations, le lecteur est naturellement enclin à conclure que les trois libellés sont également insipides et, comme disait Alcèsie, « bons à mettre au Cabinet ».

Naïveté grande !

Le rapporteur, la section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques, et la docte assemblée, ont, il est vrai, reconnu qu'il n'y avait pas de motif d'attribuer le prix Crouzet à aucun des concurrents; mais ils ont jugé que cette caricature, niaise ou injurieuse, d'un homme de génie, honneur de la France et de l'Humanité, méritait encouragement; ils ont décerné un prix de 1.500 francs à l'auteur du mémoire n° 2, et un autre, de même valeur, à l'auteur du mémoire n° 3.

Je ne connais pas plus le mémoire n° 1 que les mémoires 2 et 3. Il me semble toutefois, d'après le témoignage de M. Lévy-Bruhl, que l'auteur de ce mémoire, écarté comme indigne, a du moins, à défaut d'autre mérite, eût l'honnêteté de ne pas défigurer le Positivisme et son fondateur. Mais le prix Crouzet n'a probablement pas pour objet la récompense de l'honnêteté.

EMILE CORRA.

II

Saint-Saëns, positiviste

Une charmante violoncelliste de beaucoup de talent qui, à maintes reprises a pris part à nos célébrations esthétiques et culturelles, m'avait signalé un petit ouvrage de Saint-Saëns : *Problèmes et mystères*, qui devait m'intéresser. Très sympathique elle-même à nos doctrines, le jour de la première audition de *La Phalange invisible*, prenant modestement sa place dans l'orchestre, elle disait plaisamment à notre ami Em. Corra : « Moi, je fais partie de la phalange visible ».

Je lus donc cet opuscule de Saint-Saëns et fus singulièrement ravi de voir que sa mentalité générale, ses tendances, son esprit, ses aspirations, ses convictions, son style même le rapprochaient autant que possible de la pleine positivité.

Certes, son œuvre musicale lucide, étincelante de lumière, de verve, d'esprit, d'une technique si rationnelle, permettait déjà de le prévoir, mais ces heureuses dispositions pouvaient n'être qu'instinctives, spontanées, tandis que sa thèse philosophique montre qu'il avait sérieusement approfondi la question, que ses impulsions naturelles, fortifiées par la réflexion, ayant pris consistance, étaient parvenues à être pleinement systématiques.

Ce cas me paraissant fort intéressant, je fus le voir pour en causer, à peu près certain qu'entre lui et le Positivisme, il avait dû y avoir contact direct, et pour m'en éclaircir. Quoique prétendant n'être pas absolument des nôtres, il se glorifia cependant d'avoir été vaguement inféodé au groupe Littré, Wironboff, et ceci jette un nouveau jour sur la question.

Ce qui distingue ce groupe du nôtre c'est qu'il n'acceptait qu'imparfaitement nos grandes solutions religieuses et morales, en agrandissant au contraire le domaine purement intellectuel et scientifique. La divergence est considérable sans nul doute, mais pouvait-il en être autrement au début d'une évolution si gigantesque et qui se dessinait à peine?

L'influence intellectuelle, pour être pleinement efficace, doit atteindre jusqu'à l'organisme tout entier. Une éducation, une discipline qui demeurent superficielles, à fleur de peau, sans pénétrer jusqu'au plus profond de l'individu, sans agir sur ses fibres les plus intimes sont évidemment insuffisantes. La musique de Saint-Saëns, quelquefois dépourvue de large envergure sociologique, ou de sublime envolée morale, laisse entrevoir cette sorte d'insuffisance.

Toujours alerte, pimpante, spirituelle, concise, de bonne compagnie, précise, vivante, elle n'est pas toujours émouvante.

Ce passage de son livre me paraît faire toucher du doigt ce qui a échappé à sa pénétration :

Divagations sérieuses, page 36 « Il y a dans les religions un attrait, un charme qui ne se retrouvent pas ailleurs, une source admirable d'art et de littérature, et pour que cette source coule, la foi n'est pas du tout nécessaire, Vénus, Diane, à qui personne ne croit plus, inspirent toujours nos peintres et nos sculpteurs ; il n'y a pas de plus hauts sommets que le *Requiem*, le *Te Deum* et l'*Enfance du*

Christ dans l'œuvre de Berlioz, dont l'incrédulité était aussi complète que possible ».

Cette dernière et admirable appréciation fait le plus grand honneur à celui qui l'a ainsi formulée. Mais Berlioz, si incrédule en ce qui concerne les vulgaires superstitions et la *théologie*, ne l'était plus du tout en ce qui concerne l'*Humanité*. Lorsqu'il s'agissait d'amour, de dignité, des grandes évolutions des peuples, des profondes émotions de l'âme, alors il bondissait comme un lion, devenait tout-à-coup un passionné, un ardent apôtre, un convaincu, un fanatique, c'est ce qui fait son incomparable supériorité. C'est justement parce que les immortelles pages que l'on vient de citer, malgré leurs textes latins ou chrétiens, ne sont aucunement *théologiques*, mais franchement *humaines, sociales* et *morales*, qu'elles sont si grandioses, si majestueuses, qu'elles brillent d'un tel éclat.

Son œuvre est contemporaine et presque similaire de celle d'Auguste Comte. Tout, en cet instant, entraînait les grands esprits vers les grandes lumières de la sociologie naissante, vers les étincelantes cimes de la moralité humaine. Tel était le temple majestueux qui s'élevait, où il fallait pénétrer hardiment ; ses architectes, ses prêtres furent grands ; mais c'est encore quelque chose d'en avoir approché, d'en avoir timidement entr'ouvert la porte.

Si l'œuvre fort attrayante de Saint-Saëns demeure un peu trop exclusivement intellectuelle, un peu confinée dans la pure spéculation et la technique, par sa lucidité exceptionnelle, par sa logique solide, son équilibre parfait, elle plane singulièrement audessus des gâchis informes, des incohérences prétentieuses, des divagations impénétrales que nous voyons surgir.

Il est à présumer que lui-même attachait une certaine importance à ses convictions philosophiques, puisqu'il s'en occupait encore à ses derniers moments.

La première édition de son livre portait le titre de : *Problèmes et mystères* ; la deuxième édition, assez considérablement augmentée, porte le titre définitif de : *Divagations sérieuses*. On y rencontre tout d'abord cette indication :

« De ce livre, préparé dès 1919 et en cours d'impression au mois de Novembre 1921, l'auteur avait corrigé les premières épreuves à Paris et devait en donner le bon à tirer, à Alger dans la seconde quinzaine de Décembre, lorsque la mort est venue le surprendre ». J. B.

J'estime qu'il fut si rapproché de nous, au moins par son intellectualité, par les plus nobles aspirations de son être que nous avons le droit et que nous devons être fiers de la revendiquer comme un des nôtres.

A. M. AUZENDE.

BIBLIOGRAPHIE

FERNAND LATASTE : *Reproduction galvanoplastique de batraciens et reptiles moulés vivants.*

Présentation d'une vache hexadactyle d'agneau.

Communications faites à la Société de Bordeaux.

Séances des 9 Janvier et 12 Mars 1924. Tome LXXVI.

FRÉDÉRIK GOULD : *The religion of Humanity. In simple outline.*
Brochure de 13 pages, publiée par la Société positiviste de Londres.

PRINCIPALES PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

EMILE ANTOINE. — De la Morale positive, 3 fr. 50. — Notice sur M. Pierre Laffitte, 1 fr. — Conseils de Condorcet à sa fille, 0,50 c.

D^r AUDIFFRENT. — Appel aux Médecins, 1 vol., 3 fr. 50.

A. M. AUZENDE. — Considérations générales sur les tonalités, 0,50 c.

CH. AVEZAC-LAVIGNE. — Diderot et la société du baron d'Holbach, Paris (Ern. Leroux), 1 vol., 7 fr. — Traduction française de la Condensation par miss Martineau, de la Philosophie positive, 2^e édit., 2 vol., 16 fr. — Traduction française du Nouveau Calendrier des Grands Hommes, par F. Harrison, 2 vol. 13 fr.

D^r L.-P. BARÉTO. — Positivismo e Theologia. — As tres Philosophias. S. Paulo (Brésil).

CABINO BARREDA. — Apreciacion de los progressos de la Astronomia fisica o mejor de la Fisica astronomica : Estudio brajo el punto de vista positivo. Mexico.

F.-B. BARTON. — An outline of the positive religion of Humanity of A. Comte. London, 1867 (Truelove). — The religion of Humanity, 1877.

TEIXEIRA BASTOS. — Principios de Philosophia positiva extrahidos de Curso de Philosophia positiva de A. Comte. Porto, 1883 (Magalhaes et Moniz), 2 vol. in-8^o.

E.-S. BEESLY. — The Social Futur of the Working Classes. London, 1869 (W. Reeves), 3^e édit., 1 d. — Letters to the Working Classes, 1 p. — A. word for France ; addressed to the workmen of London, 1870, 6^e édit. — Some Public Aspects of Positivism, 1881, 3 d. — Chart of Ancient History, 1 d. — Chart of Mediæval and Modern History, 1 d. — Comte as a Moral Type, 3 d. — The Life and Death of William Frey, 2 d. — Positivism before the Church Congress, 1 d. — Queen Elizabeth (Macmillan), 2 s. 6 d.

D^r W. F. BLAKE. — Some neglected passages of the « Culte historique » from Comte's Appeal to Conservatives. London, 1890 (Trubner et C^o).

F.-W. BOCKETT. — *The Worsman's Life; What it is, and What it might be.* London (W. Reeves), 2 d.

F.-A. BRANDAO. — *A Escravatura no Brazil.* 1857. Bruxelles.

D^r BRIDGES. — *The Unity of Comte's Life and Doctrine,* London, 1866 (out of print). — *Discourses on Positive Religion, Contents: Prayer and Work: Religion and Progress; Positivist mottoes; Centenary of Calderon; Man the Creature of Humanity; Comte the successor of Aristotle and S. Paul* (W. Reeves), 1 s. — *Positivism and the Bible,* 9 d. — *Colbert and Richelieu. — A. Catechism of Health, adapted for primary schools,* 1 d. — *The Influence of civilisation on Health,* 6 d. — *The Moral and social aspects of Health,* 2 d. — *History, an Instrument of Political Education,* 3 d. — *Progress,* 1 d. — *Centenary of the French Revolution,* 4 d. — *A general View of Positivism, translated from the French of A. Comte,* 8 s. 6 d. — *Harvey and his Successors, Oration delivered at the royal Collège of Physicians of London* (Macmillan), 1 s.

W.-M.-W. CALL. — *Translation of the Preliminary Discourse on the Positive Spirit,* Cambridg, 2 s. 6 d. — *Golden Histories,* 1871. — *Reverberations,* 2^e édit. 1876.

Le Directeur-Gérant: ÉMILE CORRA.

Riom. — Imprimerie G. MAILLARD, 9, rue Delille

PRINCIPALES PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

EN VENTE

*Au siège de la REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE
54, rue de Seine, Paris-VI*

AUGUSTE COMTE

COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE :

- I. Préliminaires généraux et Philosophie mathématique (536 pages).
- II. Philosophie astronomique et Philosophie de la Physique (496 pages).
- III. Philosophie chimique et Philosophie biologique (589 pages).
- IV. Partie dogmatique de la Philosophie sociale (520 pages).
- V. Partie historique de la Philosophie sociale, en tout ce qui concerne l'état théologique et l'état métaphysique (542 pages).
- VI. Complément de la Philosophie sociale et conclusions générales (774 pages).

Six volumes in-8°, prix 24 fr.

SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE ou Traité de Sociologie instituant la Religion de l'Humanité :

- I. Discours préliminaire et introduction fondamentale (746 pages).
- II. Statique sociale et traité abstrait de l'ordre humain (472 pages).
- III. Dynamique sociale et traité général du progrès humain (Philosophie de l'histoire), (624 pages).
- IV. Tableau synthétique de l'avenir humain (576 pages).

Ce volume final est terminé par un appendice général qui contient tous les opuscules primitifs de l'auteur sur la philosophie sociale (229 pages).

Les quatre volumes in-8°, prix 16 fr.

LA SYNTHÈSE SUBJECTIVE, ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité.

- I. Système de logique positive ou Traité de Philosophie mathématique (772 pages), 9 fr.

TESTAMENT, avec les documents qui s'y rapportent (560 pages), 10 fr.

LETTRES A VALAT (1815-1844), 1 vol. in-8, 350 pages (papier de luxe), 15 fr.

LETTRES A JOHN STUART MILL (1841-1846, 1 vol. in-8 (462 pages), 10 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE, 4 vol. in 8, chacun 7 fr. 50.

Condensations du Positivisme

OPUSCULES DE PHILOSOPHIE SOCIALE (1819-1828), 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

DISCOURS SUR L'ESPRIT POSITIF. Edition du centenaire de la naissance d'Auguste Comte, avec division en parties et chapitres et une table analytique, 1 vol. in-12 (172 pages), 2 fr.

DISCOURS SUR L'ENSEMBLE DU POSITIVISME. Edition du cinquantième de la mort d'Auguste Comte, avec notes, sous-titres et table analytique, 1 vol. in-8 (424 pages), 3 fr. 50.

CATÉCHISME POSITIVISTE ou sommaire exposition de la religion universelle en seize entretiens systématiques, 1 vol. in-12 (404 pages), 3 fr.

APPEL AUX CONSERVATEURS, 1 vol. in-8 (136 pages), 3 fr.

EXTRAIT DU COURS DE PHILOSOPHIE POSITIVE, à l'usage des candidats aux baccalariats (leçons I, II, III et IV), précédé d'un exposé sommaire de la vie et de l'œuvre du fondateur du Positivisme, 1 vol. in-8 (180 pages), 2 fr. 50.

CALENDRIER POSITIVISTE, 0 fr. 50.

PIERRE LAFFITTE

Cours de Philosophie première, 2 vol. in-8 : I. Théorie générale de l'Entendement ; II. Lois universelles du Monde. Chacun, 7 fr. 50.

Les Grands Types de l'Humanité : appréciation des principaux agents de l'évolution humaine. 2 vol. I. Moïse, Manou, Bouddha, Mahomet ; II. (Homère, Aristote, Archimède, César) ; chacun, 7 fr. 50.

Le Catholicisme. 1 vol. in-8, 7 fr. 50.

Le Positivisme et l'Economie politique. 1 vol. in-32, 0 fr. 50.

La Révolution Française. 1 vol. in-32, 1 fr.

La Civilisation Chinoise. 1 vol. in-8, 1 fr. 50.

Cours d'histoire générale des sciences : Programme, 0 fr. 30 ; — Discours d'ouverture, 0 fr. 75.

Le Faust de Goethe. 1 vol. in-8 cavalier, beau papier, illustrations (*Edit. Edouard Pelletan*), 4 fr. 50.

MAURICE AJAM. — Transition. Roman positiviste, 1 vol. 3 fr. 50.

EMILE ANTOINE. — La Vie et l'Œuvre de Pierre Laffitte. 1 fr. — La Fête universelle des Morts, 0 fr. 75. — La Fête de Condorcet, 0 fr. 50. — La Fête de Jeanne d'Arc, 0 fr. 50.

A. ARAGON. — Histoire du Positivisme au Mexique, 0 fr. 60.

AUZANDE. — Invocation à l'Humanité (chant et piano), 2 fr. — La Musique : ses éléments humains et terrestres, 1 fr. — Humaine prière, 1 fr.



Riom (Puy-de-Dôme). — Imprimerie G. Maillard, 9, rue Delille